

pâles, à l'odeur de pain frais et de lait. Aussi belle et délicate que les fées, les princesses de mes livres. Lorsqu'elle gît torturée de migraines, gémissant au moindre bruit, j'entre dans sa chambre sur la pointe des pieds, pour poser sur son front des linges où fond de la glace. Je la regarde manger du bout des lèvres ses légumes bouillis, son riz à l'eau, refuser les nourritures dont je raffole, ces viandes trop fortes pour elle, ces plats trop épicés, ces fruits trop mûrs, trop sucrés. Elle me fait honte de mon appétit, de mes cris lorsque je joue, de ma vigueur. Elle regarde tristement mes mains sales, mes ongles rongés, mes vêtements tachés, mes cheveux broussailleux. Je voudrais lui complaire en tout. Moi, c'est l'enfant.

MARIE-NOËL RIO

Le palmier en zinc





le palmier
en zinc

À Boris Hoffman.

© Les Éditions du Sonneur, 2007
ISBN : 978-2-916136-08-0
Dépôt légal : novembre 2007
Conception graphique : Anne Brézès

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
tél. : 01 45 49 15 86 – fax : 01 42 22 12 69
www.editionsdusonneur.com

MARIE-NOËL RIO

le palmier en zinc



À Franz K.

I

= 1 =

LUI, C'EST L'EXÉCRÉ. L'homme aux culottes blanches, à la saharienne blanche, au casque blanc, aux longues chaussettes, aux sandales blanches. L'homme à la peau tannée, aux cheveux noirs collés en arrière, à l'âme pourrie.

Lui, il parle rudement aux nègres, dressé devant eux dans sa morgue immaculée, il montre les caisses, les camions du bout de sa cravache, cette cravache de cuir noirci qu'il ne quitte jamais, dont il caresse ses mollets gainés de fil, dont il cingle parfois un bras, une épaule, des reins.

Lui, il pourchasse les serpents sur les pistes, les beaux serpents marbrés de vert et de jaune. Il fait zigzaguer sa jeep, il écrase ces bêtes trop lentes, ça le met en joie, ça le fait rire. Quand le nuage de poussière rouge soulevé par les roues chassant est

retombé, il n'y a plus qu'une bouillie de chairs livides, des lambeaux sanglants incrustés dans l'argile.

Lui. L'homme qui couche dans le lit de Maman. Celui que je n'appelle pas mon père.

Elle, c'est Maman. Maman aux doux cheveux blonds, aux joues pâles, à l'odeur de pain frais et de lait. Aussi belle et délicate que les fées, les princesses de mes livres. Lorsqu'elle gît torturée de migraines, gémissant au moindre bruit, j'entre dans sa chambre sur la pointe des pieds, pour poser sur son front des linges où fond de la glace. Je la regarde manger du bout des lèvres ses légumes bouillis, son riz à l'eau, refuser les nourritures dont je raffole, ces viandes trop fortes pour elle, ces plats trop épicés, ces fruits trop mûrs, trop sucrés. Elle me fait honte de mon appétit, de mes cris lorsque je joue, de ma vigueur. Elle regarde tristement mes mains sales, mes ongles rongés, mes vêtements tachés, mes cheveux broussailleux. Je voudrais lui complaire en tout.

Moi, c'est l'enfant. Petite, je passais le plus clair de mon temps avec Maman dans la fraîche pénombre de sa chambre, au cœur de la grande

maison silencieuse, derrière les stores de bambou et les rideaux blancs. Nous ne sortions que vers le soir. Elle m'habillait de robes claires, me coiffait d'un casque colonial pour protéger ma peau blanche, me mettait des sandales, des lunettes noires. Nous buvions du lait condensé, de l'eau désinfectée, nous mangions des choses fades. Nous redoutions la chaleur torride, le soleil aveuglant, nous avions peur des animaux rampants, des insectes. Nous n'aimions pas l'Afrique, nous n'aimions pas ses odeurs de pourritures, de fermentations, ses parfums. J'étais fragile et craintive alors, comme Maman, j'étais son double minuscule.

J'ai grandi. Elle m'a laissé jouer sur la véranda qui cerne la maison, dans le jardin, sur la terre rouge à l'ombre des grands arbres, sous le flamboyant aux fleurs écarlates, près de la cabane de palmes de la cuisine. Plus tard, Suzanne ma rama-tou bien-aimée, Joseph le boy, Albert le cuisinier m'ont montré notre morceau d'Afrique, ils en ont peu à peu élargi les contours. Peu à peu mon corps s'est fortifié, ma peau a bruni. De tout ce commencement, guère de traces de l'exécré. Il n'était pas là, ou il ne comptait pas.

Et puis un jour, à la fin de l'après-midi, j'étais assise à califourchon sur une haute branche du gros arbre derrière la maison, je jouais avec ma poupée Marie-Thérèse et un landau de bois dont un flanc manquait. Marie-Thérèse glissait constamment, il fallait constamment la rattraper afin qu'elle ne s'écrasât pas au sol, où je ne voulais pas descendre à cause des serpents et des scorpions. Soudain Maman a été là, au pied de l'arbre. Elle avait sa robe de soie turquoise à pois blancs, ma robe préférée, avec de courtes manches, la taille serrée, le décolleté pointu. Elle m'a regardée, ses joues ruisselaient de larmes, ses yeux étaient rouges, ses paupières gonflées. J'ai lâché le landau qui s'est démantibulé en tombant sur le sol. De là-haut je voyais le visage convulsé de Maman, ses épaules, le renflement des seins dans l'échancrure de la robe. Je voyais ses mains pétrissant un mouchoir blanc tout mouillé. Brusquement elle a cessé de pleurer, elle a dit « il a essayé de m'étrangler ». Elle a dit ça calmement, comme on constate un fait, et elle est partie. Je l'ai regardée s'éloigner, trébuchant sur les mottes de terre sèche, dans les sillons creusés par les dernières pluies, se tordant les chevilles, ses chevilles minces et blanches, les hauts talons de ses sandales s'enfonçant dans la poussière

rouge. J'ai regardé sa silhouette vacillante jusqu'à ce qu'elle atteigne la véranda, qu'elle disparaisse dans la maison. Je suis restée pétrifiée par la brutale irruption de la réalité. J'étreignais Marie-Thérèse, il me semblait que si je faisais le moindre geste, le moindre bruit, je mourrais aussitôt. Quand la nuit a été là, je suis descendue de l'arbre et je suis rentrée dans la tanière du meurtrier.

= 2 =

Depuis lors, chaque nuit, enfermée dans ma chambre, le drap remonté jusqu'au menton, à l'abri de la moustiquaire bordée avec soin, je ressasse mes pensées. Je pense à Maman, à l'exécré, cet homme qui partage son lit à sa guise et qui veut la tuer, cet homme qui prétend être son mari, qui prétend être mon père. Moi, j'ai vu les bêtes s'accoupler, les cochons, les chiens, j'ai vu les femelles mettre bas, j'ai épié Joseph et Suzanne lorsqu'ils se roulent l'un sur l'autre dans leur case, je sais que tout cela fait horreur à Maman. Elle m'a vouée à la Vierge dont je porte les couleurs, le bleu, le blanc, elle déteste et elle craint l'homme avec qui nous vivons, qu'elle ne désigne jamais comme son mari, comme mon père, qu'elle n'appelle

jamais que « il », « lui », ou bien « vous » en sa présence. Il n'est pas possible que j'aie un père. Maman, comme la Vierge qu'elle vénère, la sainte patronne dont elle porte le nom, a été fécondée par la grâce de Dieu. Elle m'a sentie croître en elle pendant neuf mois, son ventre s'est ouvert un instant pour me faire glisser au dehors et s'est aussitôt refermé, à nouveau intact et lisse comme avant, comme maintenant. Voilà la vérité de ma naissance. C'est un secret, je me suis juré de n'en parler jamais à quiconque, pas même à Maman. Et j'ai compris que j'étais chargée d'une mission sacrée : la délivrer du mal, la sauver de l'exécré.

Chaque nuit, je ressasse ses méfaits, la liste infinie de ses méfaits. Je fomenté sa mort, j'échafaude des plans pour le tuer dans son sommeil, à coups de hache, par décapitation. Ou d'un mal insidieux, poison lent grignotant le foie, pourrissant les veines. Je le vois pâlir, trembler, tomber dans une langueur mortelle, se tordre dans les spasmes de l'agonie. C'est le sang que je préfère, le sang giclant des veines, des artères tranchées, du cou béant, le sang éclaboussant les murs, souillant la blancheur des draps, inondant mon visage et mes mains. Bientôt tout le mal sera effacé, bientôt je partagerai

le lit de Maman. Son enfant, son héroïne au poing serré sur le couteau.

Je m'endors à l'aube, terrassée, ma bouche mâchant encore le crime. Au matin je suis fatiguée, distraite, mes dictées sont constellées d'erreurs, mes opérations absurdes. Maman me regarde, méfiante, elle suspecte je ne sais quelle morbidité, quelle faute. Elle ignore que c'est pour elle que je ne dors pas, qu'elle sera bientôt délivrée de celui qui veut la tuer. Par mes mains.

= 3 =

Quand l'exécré dort à la maison, il part à l'aube. On entend le moteur emballé de sa jeep, les hurlements des chiens jaunes, les cris des boys, et puis le bruit décroître et disparaître. Je reste seule avec Maman. Je ne vais pas à l'école. Nous sommes trop loin du couvent des sœurs missionnaires, trop loin de la ville. Cette ville du nord où je suis gauche et muette, perdue, où je dois porter des chaussures, des vêtements qui m'embarrassent, et rencontrer des enfants de Blancs que je déteste et que j'envie, dont je ne comprends pas les jeux. Dans notre maison de la brousse je vis comme je